

—D'abord, dit Des Grolles d'un ton farouche, y a-t-il à boire, ici ? J'ai soif.

—Que veux-tu ? Du vin, de l'eau-de-vie ou de l'absinthe ?

—D'abord du vin, une bouteille pleine, je boirai après l'eau-de-vie et l'absinthe ?

Je veux boire, je veux boire, poursuivit Des Grolles, en promenant autour de lui son regard plein de lueurs sombres.

Sosthène s'était empressé de mettre sur la table une bouteille et un verre. Des Grolles vida trois fois de suite son verre rempli jusqu'au bord.

Cela fait, il respira bruyamment et se laissa tomber lourdement sur un siège.

—Je crois, vraiment, qu'il est déjà ivre ! dit José.

—Ivre, moi ! répliqua Des Grolles. Il me faudrait pour cela boire un tonneau.

—Si tu as encore soif, bois, et dis-nous ce que tu as fais ; nous avons hâte de le savoir.

—Eh bien, j'ai fait ce qu'il fallait faire, répondit Des Grolles.

—Ainsi, vous avez réussi ? demanda José avec anxiété.

—Oui.

—Et vous voilà, bravo... Tout marche à souhait ; la partie est à moitié gagnée ! Voyons, ami Des Grolles, racontez-nous ce qui s'est passé ; vous devez comprendre que cela nous intéresse.

—Les renseignements que vous m'aviez donnés, José, étaient parfaitement exacts. Comment diable avez-vous pu être si bien instruit ? — C'est à croire que vous êtes allé vous renseigner dans le pays, sans cela vous n'auriez pu savoir que le marquis ne passait jamais près de la maison de garde sans s'y arrêter. Eh bien, la chose s'est faite comme vous l'aviez prévu ?

—Hier, aujourd'hui ?

—Ce matin. Hier et avant-hier, pas possible. Je n'étais pas à plus de vingt-cinq ou trente pas de lui, je l'ai mis en joue, j'ai pressé la détente, le coup est parti et il est tombé ?

—Mort sur le coup ?

—Parbleu, sa tête était au bout de mon fusil.

—On a dû entendre la détonation ?

—Je ne sais pas. Les autres étaient loin de là, les chiens, dans le bois, faisaient un vacarme d'enfer. Du reste, vous pensez bien que je ne me suis pas amusé à attendre ce qu'il allait arriver. J'ai filé à travers le taillis.

—Alors personne ne vous a vu.

—J'en suis persuadé. Naturellement je ne suis pas allé me jeter bêtement dans la gaule du loup. Sachant par les aboiements des chiens de quel côté se dirigeait la chasse, je m'éloignai dans la direction opposée. J'eus la chance de ne rencontrer personne. Le hasard me fit passer près d'une mare, un abreuvoir pour les cerfs et les chevreuils ; mon fusil ne m'étant pas utile et pouvant être au contraire, un objet compromettant, je le jetai dans la mare ; j'en fis autant de ma blouse, après l'avoir enroulée autour d'une lourde pierre.

Un quart d'heure après je me trouvais sur la lisière de la forêt ; je m'arrêtai un instant pour respirer et me reposer. Quelques paysans travaillaient dans les champs. J'hésitais à sortir du bois, mais sentant qu'il était urgent de m'éloigner du pays au plus vite, je m'élançai bravement à travers les terres labourées. Bientôt je ne trouvai entre deux haies, sur un chemin rural. Le soleil que j'interrogeai, m'indiqua la direction que je devais prendre et je me remis en route, marchant très vite. Bref, j'arrivai à temps à la petite gare de Nanteuil pour pouvoir prendre le train de midi.

J'étais assez tranquille, mais non complètement rassuré. Si un train marche rapidement, le télégraphe est plus rapide encore. Mais je ne vous dirai pas quelles étaient mes frayeurs chaque fois que j'apercevais, devant une gare, le feutre d'un gendarme. Comme il ne faut jamais négliger aucune mesure de prudence, j'avais pris mon billet pour Bondy. Je descendis à cette gare, sans être inquiet, et je continuai ma route à pied. Mais je m'arrêtai à Pantin. J'avais si mal vécu pendant ces trois jours, que je sentais le besoin de me reconforter. J'entrai chez un traiteur où je me fis servir un dîner, non pas succulent, mais copieux. Et voilà toute l'histoire.

—Allons, tout va bien, dit José. De nos jours on ne fait plus de pacte avec le diable ; mais il y a sûrement un démon qui nous protège.

—Maintenant, Sosthène, reprit Des Grolles, versez-moi de l'absinthe. Voyez-vous, continua-t-il, en reprenant son air farouche, je viens de faire une besogne terrible, j'ai besoin de m'étourdir.

—Veux-tu encore un verre de vin ?

—Non, non, plus de vin ; c'est rouge, cela ressemble à du sang. Sosthène, je t'ai dit de l'absinthe, entends-tu ?

—Eh bien, c'est de l'absinthe que je viens de verser dans ton verre.

—Ça, ça de l'absinthe ?

—Tu le vois bien.

Des Grolles passa à plusieurs reprises ses mains sur ses yeux.

Soudain, il bondit sur ses jambes et regarda autour de lui avec une sorte d'épouvante.

—Mais qu'ai-je donc dans les yeux, s'écria-t-il ; tout ce que je vois est rouge, rouge !

Le Portugais haussa les épaules.

—Quand vous toucherez votre part des millions du marquis, dit-il, les objets changeront de couleur ; alors vous verrez jaune.

## IX

Laissons les trois misérables et revenons à Coulange.

La chasse était ouverte depuis quinze jours. Les réceptions et les fêtes se succédaient au château où il y avait une réunion nombreuse.

Les chasseurs faisaient merveille. On parlait beaucoup de leurs brillants exploits. C'était une effroyable tuerie de bêtes à poils et à plumes. Le jeune comte de Coulange se faisait distinguer parmi les plus intrépides et les plus adroits.

Chaque jour on expédiait à Paris, aux amis, aux parents des chasseurs, des paniers remplis de gibier.

Le comte de Sisterne avait annoncé sa prochaine arrivée, et Gabrielle, se séparant à regret de la famille de Coulange, accompagna, selon son expression, "une besogne terrible," Maximilienne de Coulange et Emmeline de Valcourt se promenaient dans une des allées ombrées du parc.

Le marquis, son fils et leurs amis s'étaient levés avant l'aube. Il y avait ce jour-là grande chasse dans la forêt.

Les deux jeunes filles marchaient lentement sur le sable fin. Maximilienne donnait le bras à Emmeline. Celle-ci était un peu rêveuse ; elle écoutait distraitemment son amie, qui cherchait à l'égarer par son charmant babil.

Emmeline était de deux ans moins âgée que Maximilienne. Mais elles avaient la même taille et étaient également gracieuses et jolies. Blondes l'une et l'autre, et arrangeant de la même manière leurs magnifiques cheveux, on aurait pu les prendre pour deux sœurs jumelles. En effet, l'air réfléchi, sérieux, un peu grave de mademoiselle de Valcourt, pouvait lui faire donner deux ans de plus. Bien qu'elles n'eussent ni les mêmes traits, ni le même genre de beauté, il eût été difficile de dire laquelle était la plus charmante. Toutes deux possédaient ce qui plaît, ce qui charme ; toutes deux étaient ravissantes.

S'apercevant que depuis un instant elle parlait toute seule, Maximilienne s'arrêta brusquement et, regardant sa jeune amie :

—Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-elle.

—Mais rien, je t'assure.

—Si, tu es triste, tu ne peux me le cacher, je le vois.

—Triste, pourquoi le serais-je ?

—Je n'en sais rien. Peut-être t'ennuies-tu déjà d'être à Coulange ?

—Tu sais bien que ce n'est pas possible, tu sais bien que je suis toujours heureuse d'être avec toi.

—En effet, ce serait assez singulier, après avoir été si joyeuse de venir. Alors je me demande ce qui peut t'avoir contrariée, car depuis plusieurs jours déjà je m'aperçois que tu n'es plus la même. As-tu à te plaindre de quelqu'un ? Est-ce moi qui, sans le vouloir, t'a fait de la peine ? Si cela est je te demande pardon.

—Oh ! ma chère Maximilienne, peux-tu penser cela, toi toujours si bonne et si affectueuse pour moi !

—Enfin, tu as quelque chose que tu voudrais me cacher. Allons, laisse-moi t'embrasser, et tu me diras ensuite pourquoi tu es devenue songeuse, pourquoi tu ne ris plus comme autrefois.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent avec effusion...

—Vois-tu, reprit Maximilienne, je n'ai qu'une véritable amie, c'est toi ; tu serais ma sœur que je ne pourrais pas t'aimer davantage. Si tu avais une douleur, je la sentirais comme toi. Tu comprends que je suis inquiète en te voyant soucieuse et perdre ta gaieté. Voyons, est-ce de mon frère que tu as à te plaindre ?

—Oh ! non, non, ne suppose pas cela, répondit vivement Emmeline.

—A la bonne heure ! D'ailleurs, j'en serais étonné. Il faut te dire que la veille de ton arrivée à Coulange, je l'ai grondé, oh ! mais grondé très fort à cause de toi.

Je lui ai reproché d'être souvent maussade et jamais aimable, surtout avec toi.

—Oh ! Maximilienne, tu as eu tort de lui dire cela.

—J'ai eu raison, au contraire ; ce qui le prouve, c'est que mes reproches ont produit l'effet que j'espérais. N'as-tu pas remarqué comme il est changé ? A Paris, c'est à peine s'il te regardait, s'il t'adressait la parole ; maintenant il est devenu pour toi gracieux, prévenant, empressé ; quand tu n'es pas là il te cherche ; enfin il a pour toi mille attentions charmantes.

—Parce que je suis ton amie. Mais, ma chère Maximilienne, M. Eugène a toujours été très gracieux pour moi.